

Quand la mémoire devient une arme

Lutte immigrée et mobilisation du passé

Par Philippe VICARI
CFS asbl

Avec la collaboration de Teresa BUTERA
CASI-UO asbl

L'action d'émancipation de jeunes italiens issus de l'immigration telle que menée par le CASI-UO dès le début des années 70 s'est axée pour partie sur un travail autour de la mémoire qui est vite muée en une arme politique à partir de laquelle ils pourront avoir une prise sur l'histoire et influencer sur leur vie.

Remettant en question les représentations sur la place du phénomène migratoire dans la société belge, notamment au travers de la pratique du théâtre et du chant, cette action contribua à une patrimonialisation débordant bientôt la communauté italienne pour aller jusqu'à imprégner la célébration du devenir national.

Des souvenirs aujourd'hui conservés par Teresa Butera, une ancienne de l'UO devenue militante au CASI avant d'en assurer la direction, aux témoignages laissés au fil du temps par les fondateurs de l'association, de quelle manière le passé apparaît-il avoir été mobilisé aux fins de lutter contre les exclusions affectant les immigrés ?

PLAN DE L'ÉTUDE

Recompositions du présent	4
Du politique dans la culture	4
Histoire et conscience de classe	7
Une mémoire en action	10
Renouveaux pour un avenir	13
Place à l'immigration	13
Dans la frénésie commémorative	16
Regards sur le passé	19



Pour citer ce document : VICARI Philippe et BUTERA Teresa, « Quand la mémoire devient une arme. Lutte immigrée et mobilisation du passé », CFS asbl, 2022

URL : http://ep.cfsasbl.be/IMG/pdf/quand_la_memoire_devient_une_arme_lutte_immigree_et_mobilisation_du_passe.pdf

Illustration de dernière page : détail de la pochette avant de *Canzoniere dell'emigrazione 1*, a cura del CASI–Università Operaia Bruxelles

Quand la mémoire devient une arme

Lutte immigrée et mobilisation du passé

Par Philippe VICARI
CFS asbl

Avec la collaboration de Teresa BUTERA
CASI-UO asbl

Fréquenter les migrations, c'est de surcroît se découvrir semblable à tous les autres : à ceux qui ont migré hier ou avant-hier, mais aussi à ceux dont l'enracinement sur le territoire remonte à quelques générations, voire quelques siècles. Les mémoires récentes intriguent les plus anciennes et les convoquent à leur goût d'ailleurs : un combat contre la résignation de l'oubli.

Bruno Ducoli (1935–2021)

La place accordée à l'ancienneté du phénomène migratoire s'est sensiblement élargie ces dernières décennies dans l'espace public et depuis une dizaine d'années, en écho notamment à l'augmentation des revendications mémorielles exprimées par les immigrés eux-mêmes et bien souvent aussi par leurs descendants, une attention accrue des sciences humaines et sociales est portée aux initiatives de valorisation de leurs histoires et des traces qui en subsistent¹. Or parmi les questions que soulève ce processus de patrimonialisation de l'immigration, l'influence du militantisme dans la construction d'une mémoire collective intéresse de près l'histoire associative : dans quelle mesure et sous quelles formes en effet ce militantisme est-il justement susceptible de fournir « des ressources et un savoir-faire qui facilitent la constitution d'un "nous" (...) en favorisant le passage d'une expérience individuelle à un récit susceptible de s'ins-

crire dans une histoire plus générale ou en donnant sens à l'expérience migratoire vécue »² ?

À Bruxelles où en regard d'une population étrangère sans cesse grandissante depuis la moitié du 20^{ème} siècle s'est déployé un important associatif immigré, la communauté italienne s'est montrée des plus dynamiques suite au gonflement de ses effectifs : rien que dans les années 1970 pas moins de vingt-cinq associations ont vu le jour³. Au nombre de celles-ci, le Centre d'Action Sociale Italien – Université Ouvrière (CASI-UO) s'est tout particulièrement distingué pour avoir fait de la mémoire une arme fort efficiente en termes d'émancipation. Lorsqu'en 1971, depuis le quartier de Cureghem à Anderlecht, ce qui était alors une association de fait sous le nom de *Centro di Animazione Sociale Italiano* entreprit une action

1 Comme le reflètent par exemple les dossiers thématiques de revues émanant du milieu associatif (« Le patrimoine de l'immigration en France et en Europe : enjeu social et culturel », *Migrance*, hors-série 2013) comme du milieu académique « Des passés déplacés. Mémoires des migrations » *Communications*, 2017, n° 100) ou encore du milieu institutionnel (« Exposer les migrations », *Hommes & migrations*, 2018, n° 1322).

2 Michèle BAUSSANT, Évelyne RIBERT et Nancy VENEL, « Entre militantisme et évitement du politique. La reconstruction du passé migratoire au sein d'associations » dans Noël BARBE et Marina CHAULIAC (dir.), *L'immigration aux frontières du patrimoine*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 2014, p. 44.

3 Voir à ce propos Dario CARTA, « L'associazionismo italiano e il caso di Bruxelles » dans Anne MORELLI (dir.), *Recherches nouvelles sur l'immigration italienne en Belgique*, Bruxelles, Couleur livres, 2016, pp. 57–69.

d'éducation populaire avec des immigrés dits de la « seconde génération », celle-ci emprunta la voie d'une réflexion identitaire explorant les transformations culturelles induites par la migration sur les jeunes Italiens. Au cœur de cette démarche résidait un travail sur la mémoire les ramenant à l'épopée de la mine pour asseoir une historicité qui leur permette de se repérer dans la durée de la lutte ouvrière internationale et ainsi conférer une signification à leur existence. Cet exercice, en parallèle, a été traduit et diffusé sous forme de spectacles donnés devant une assistance de plus en plus nombreuse. Mais à suivre son principal instigateur, « tout a vraiment commencé avec une école : l'*Università Operaia*. »⁴

Rendre compte de cette expérience en croisant, au-delà de toute hiérarchie de discours, différents registres de documents laissés dans son sillage — des souvenirs personnels actuellement détenus par Teresa Butera, qui après avoir participé à l'UO a continué à s'investir au CASI pour ensuite en devenir la directrice, aux rapports et témoignages consignés au fil du temps par les fondateurs de l'association et leurs proches alliés dans diverses publications — donne de sa texture une vision qui éclaire de l'intérieur essentiellement mais sous différents angles les mécanismes par lesquels un faire patrimoine militant s'est concrétisé, qui décrit comment le passé a été mobilisé pour lutter contre les exclusions éprouvées par les immigrés et explicite en quoi la mémoire a pu constituer une arme.

Recompositions du présent

Émanation d'une approche communautaire, l'éveil d'une sensibilité pour le passé migratoire a pris au CASI-UO l'aspect d'un cheminement à parcourir bien plus qu'il n'a constitué une fin en soi. Avec comme but plutôt que sa propre préservation pour l'avenir une prise sur le présent par la jeunesse italienne, la mémoire s'y est avérée l'instrument par excellence d'une reconnaissance aux effets peu à peu dilatés. Et saisir la dynamique militante

4 Lettre adressée fin 2020 par Bruno Ducoli au CASI-UO à l'approche du 50^{ème} anniversaire de l'association et publiée dans *La Piazza*, bulletin d'information du CASI-UO, n° spécial, mars 2022, pp. 6-7.

de cette opération gagne à en considérer la portée patrimoniale à une époque où les migrations ne disposaient encore d'aucune sorte d'historisation.

Du politique dans la culture

Ce n'est pas un hasard si vers la fin des années 1970, arrivée récemment de Sicile et installée à Cureghem, Teresa Butera, alors jeune travailleuse en usine, rejoint le CASI-UO : « *Je savais qu'il y avait une association — je n'en savais pas plus — qui faisait du rattrapage scolaire. Et en y accompagnant ma sœur, des jeunes m'ont proposé de revenir le soir parce qu'il y avait cette fameuse Université Ouvrière.* » La curiosité, le désir de faire d'autres expériences, le plaisir aussi de rencontrer des jeunes immigrés comme elle, ont fait le reste. Enfin presque : « *Je dois avouer qu'au début, je ne comprenais pas grand chose mais dès le premier soir, j'ai été frappée par les propos d'un monsieur — c'était Bruno Ducoli — expliquant, d'après Aristote, que l'Homme pense, agit et fait de la politique. "Politique"... cela faisait un bout de temps que je n'avais plus entendu ce mot !* »

L'examen par l'association de la culture propre aux jeunes Italiens était de fait empreint de politique. Avec pour objectif de former des multiplicateurs sociaux en vue de doter leur communauté de cadres, l'UO a rapidement constitué le moteur du CASI⁵. Une brochure réalisée en 1975 et intitulée *La culture, c'est une arme* en explicite les fondements : « On sait que la classe ouvrière, surtout dans ses couches les plus marginalisées, s'approprie facilement de l'idéologie de la classe dominante. (...) Le vrai travail politique à entreprendre avant toute autre action devait se placer au niveau culturel pour développer une nette conscience de classe. »⁶ Et d'entendre la culture, dans une ac-

5 Lire ou relire sur ce point Philippe VICARI, *De communautaire à interculturel, le chantier des cadres de l'immigration*, CFS, 2015 (<http://ep.cfsasbl.be/De-communautaire-a-interculturel-le-chantier-des-cadres-de-l-immigration>).

6 *La culture, c'est une arme. Une pratique d'école ouvrière en milieu immigré : le c.a.s.i.*, Bruxelles, CASI et Hypothèse d'École, 1975, p. 2. À l'exception notamment des extraits retenus ici, la brochure pour l'essentiel reprend en français certains passages de Bruno DUCOLI, Antonio MAZZIOTTI, Silvana PANCIERA et Roberto POZZO, *Emigrazione e formazione socio-culturale. L'esperienza del C.A.S.I.*, Studio realizzato per conto della Commissione delle Comunità europee, Bruxelles, CASI, 1974.

ception plutôt large quoique précise, « comme conscience d'être une classe exploitée, comme compréhension des mécanismes qui sous-tendent cette réalité ; (...) elle est avant tout compréhension du rôle historique du prolétariat, conscience de classe, capacité de s'organiser, savoir lire les rapports de cause à effet dans les structures sociales. »⁷ Cette lecture de la culture se trouve en étroite résonance avec les observations des fondateurs sur la corrélation entre flux migratoires et essor capitaliste⁸. Et avec pour objet la conscientisation d'une condition liée à une situation socio-économique, elle se veut ouvertement d'inspiration gramscienne.

Appréhension des multiples déterminants de cette condition, la culture se veut politique pour ce qu'elle propose aux immigrés, à travers l'analyse structurelle du système de production, un moyen d'échapper à la fatalité de l'exploitation en liant effectivement savoir théorique et action pratique à la manière d'Antonio Gramsci : « Si on veut transformer la réalité il faut savoir la lire, interpréter les processus réels de la situation, il faut savoir dans quel sens aller. Le mot d'ordre de Gramsci : "Instruisez-vous, parce que nous aurons besoin de toute notre intelligence" était un bon point de départ », rapporte la brochure⁹. Figurant à l'en-tête de l'hebdomadaire *L'Ordine Nuovo*, fondé à Turin en 1919 par le philosophe italien, l'exhortation était complétée de deux autres : « Agitez-vous, parce que nous aurons besoin de tout notre enthousiasme » et « Organisez-vous, parce que nous aurons besoin de toute notre force »¹⁰. Une triade en filigrane des principes politico-théoriques mis en application à l'UO en vue de favoriser l'élaboration d'une pensée, d'insuffler un désir d'implication et de stimuler une dynamique de mobilisation, non pas à dessein de révolution mais simplement d'émancipation, à laquelle concourent les arts vivants appelés à devenir un outil récurrent.

7 *Ibidem*.

8 Voir à ce propos Silvana PANCIERA et Bruno DUCOLI, « Immigration et marché du travail en Belgique : fonctions structurelles et fluctuations quantitatives de l'immigration en Belgique — période 1945–1975 », *Courrier hebdomadaire du CRISP*, 1976, n° 709–710.

9 *La culture, c'est une arme...*, *op. cit.*, p. 3.

10 Le précepte était reproduit en encadré directement sous le titre de *L'Ordine Nuovo. Rassegna settimanale di cultura socialista* paraissant du 1er mai 1919 au 24 décembre 1920.

Travaillant à aiguïser l'esprit critique au départ d'une mise en débat d'articles de presse traitant de politique internationale principalement, l'UO s'attache en parallèle à encourager l'expression culturelle : « *Après quelques séances à l'Université Ouvrière, Bruno Ducoli a commencé à nous parler de théâtre, de chant, et nous a incité à participer* », se rappelle également Teresa Butera. Ayant d'emblée trouvé sa place dans le cycle de formation pour ses vertus éducatives, le théâtre était une manière d'approfondir des débats, les participants jouant alors un « psychodrame » en devant improviser un « discours cohérent », un exercice qui s'ouvrait ensuite sur l'extérieur puisque chaque année était offerte « au quartier une représentation dramatique. »¹¹ Il ne s'agissait plus d'apprendre pour soi-même, le CASI considérait la culture comme « un fait collectif qui demande à être diffusé et partagé »¹². Il était donc évident d'adresser des représentations « à des autres groupes italiens en Belgique », ainsi que *La culture, c'est une arme* le spécifie¹³. Bientôt, les spectacles allaient se multiplier et se jouer jusqu'à l'étranger.

À côté de la référence explicite à Gramsci, cette brochure présentant le travail de l'UO n'est pas sans rappeler par son titre le propos d'Augusto Boal qui en entrée du *Théâtre de l'opprimé* explique combien « le théâtre est une arme. Une arme très efficace. C'est pour cela qu'il faut lutter pour lui. C'est pour cela que les classes dominantes essaient de façon permanente de confisquer le théâtre et de l'utiliser comme instrument de domination. »¹⁴ Faisant émerger la parole d'une jeunesse minorée, le CASI se rapprochera en outre des techniques novatrices du metteur en scène brésilien pour lequel « le théâtre dans son intégralité est nécessairement politique, parce que toutes

11 Bruno DUCOLI, Antonio MAZZIOTTI, Silvana PANCIERA et Roberto POZZO, *Emigrazione e formazione ...*, *op. cit.*, p. 95.

12 Bruno DUCOLI, Antonio MAZZIOTTI, Silvana PANCIERA et Roberto POZZO, *Emigrazione e formazione ...*, *op. cit.*, p. 91 et *La culture, c'est une arme...*, *op. cit.*, p. 14.

13 *La culture, c'est une arme...*, *op. cit.*, p. 14.

14 Augusto BOAL, *Théâtre de l'opprimé*, traduit de l'espagnol par Dominique Lémann, Paris, Maspero, 1980, p. 7. Publié une première fois en Argentine en 1974, le livre ne paraît en français et en italien qu'en 1977 mais la réflexion de Boal sur le théâtre populaire rayonne en Europe dès le début des années 1970 notamment à travers son article « Catégories du théâtre populaire », *Travail théâtral*, n° 6, janvier–mars 1972, pp. 3–26.

les activités de l'homme sont politiques et que le théâtre en est une. »¹⁵ Détruisant les barrières, ce dernier a pour finalité de mettre en évidence les facteurs sociaux et de la sorte conduire acteurs comme spectateurs à devenir les protagonistes d'une transformation de la société, et Teresa Butera le résume bien : « *On faisait du théâtre parce qu'on avait un message à transmettre. C'était vraiment une forme d'action politique parce qu'on portait les revendications du CASI et de l'Université Ouvrière. Et c'était aussi un message pour le public. Après le théâtre, il y avait toujours un débat : c'était vraiment une forme d'action politique.* » Un théâtre en tant qu'instrument d'expression d'une réalité commune et comme véhicule du plaidoyer porté par l'association dans l'espace public.

Populaire avant tout, le théâtre au CASI-UO s'apparente de plus à celui de Boal, lui-même inspiré par son compatriote le pédagogue Paolo Freire, en ce qu'il s'agit de rendre la parole aux opprimés, en l'occurrence ici les immigrés : renforcer leur capacité d'expression pour reprendre possession du langage au sens plein du terme et de la sorte les amener à formuler un discours sur la société et transformer leurs conditions d'existence pour enfin devenir, en dehors des planches, de véritables acteurs de changement. Comme le résume en définitive l'ancienne interprète : « *Nos théâtres étaient essentiellement didactiques.* » Un objectif que Bruno Ducoli explicite dans une interview publiée en 1978 : « Les immigrés en Belgique (...) ont mûri leur expérience historique et à mon avis la culture, c'est la capacité de raconter cette expérience. »¹⁶ Seulement cette maturation ne se limite pas à pouvoir relater sa trajectoire migratoire, elle est plus exigeante : « Il est bien évident que cela demande une autre expression de l'immigration : il faut éliminer le nationalisme et le folklore en temps que phénomène de consommation et repérer dans le vécu, dans la langue, dans la symbolique en général, ce qui est propre à cette expérience très marquante et développer un type de culture qui n'est plus ni la culture d'origine, ni la

culture belge. »¹⁷ Et Teresa Butera l'atteste : « *On était convaincus qu'il y avait une culture spécifique qui était celle de l'immigration, qui ne ressemblait pas au pays qu'on avait quitté, qui n'était pas celle du pays d'accueil, qui avait un peu de tout mais aussi quelque chose de nouveau.* » Il importait de rechercher par rapport à cette spécificité culturelle une formulation adéquate.

Avec pour titre éloquent *Uniti Si Vince* (unis pour vaincre), des spectacles alternant dialogues et chœurs ont donc été conçus autour de l'expérience migratoire des Italiens de Belgique sur fond de l'action politique du CASI-UO. « *Je suis arrivée au moment propice parce qu'en fait les deux premiers théâtres parlaient d'une immigration par rapport à la mienne assez ancienne, celle de l'après-guerre* », commente à ce propos Teresa Butera. Tandis que le premier théâtre avait pour cadre les causes de l'émigration vers l'étranger et les difficultés rencontrées à l'arrivée par la première génération, le second évoquait plutôt la deuxième génération et son conflit culturel avec les parents ou encore ses difficultés face au chômage. Publiés en 1976, leurs textes sont présentés, de par leur épaisseur didactique justement, comme « une espèce de canevas à travers lequel l'émigration raconte son histoire et marque les étapes de sa prise de conscience qui, chargée d'une nouvelle capacité d'analyse, traverse sa propre histoire, l'émancipe de la résignation, lui rend dignité de toutes ses souffrances et la maturité pour les nouvelles luttes auxquelles l'appelle le mouvement ouvrier international. »¹⁸ Et les nouvelles luttes ne manqueront pas.

« *J'ai commencé à participer activement au troisième théâtre Uniti Si Vince 3 qui avait comme sous-titre Les clandestins de la démocratie parce qu'il était centré sur le droit de vote des immigrés. On faisait partie de la plate-forme « Objectif 82 » à laquelle adhéraient d'autres associations et on a tourné pas mal avec ce théâtre-là parce qu'il y avait beaucoup de manifestations pour obtenir ce*

15 *Ibidem.*

16 Témoignage de Bruno Ducoli dans Christian CAREZ et Michel VANDEN EECKHOUDT, *Chroniques immigrées*, Bruxelles, Éditions Vie Ouvrière, 1978, p. 126.

17 *Ibidem.*

18 *Uniti Si Vince 1. Théâtre et chansons*, Bruxelles, CASI, 1976, p. 3 (Cahiers de l'immigration 3). *Uniti Si Vince 2. Théâtre et chansons*, Bruxelles, CASI, 1976 (Cahiers de l'immigration 4) est publié simultanément et, tout comme le premier, dans une version italienne et dans une version française.

droit de vote ». Le combat pour l'égalité des droits politiques eut beau constituer pour Teresa Butera une entrée « *dans le vif de l'engagement politique* », son implication embrassa par le biais du chant les autres thématiques traitées par l'association dans ses spectacles. Dans la foulée des trois *Uniti Si Vince*, le CASI-UO avait édité des disques vinyles qui en reprenaient les chansons, *Canzoniere dell'emigrazione* (le *Chansonnier de l'émigration*), en vue, comme l'indique la pochette du premier album, d'amplifier l'audience de ses doléances : « L'émigration est une condamnation que la classe ouvrière italienne subit depuis plus de cent ans : en chanter la rage et identifier des pistes pour une solution politique nous a paru important et indispensable. »¹⁹

Rapidement, une chorale dénommée *Bella Ciao* en référence au chant de résistance se produit indépendamment de la troupe théâtrale et la jeune immigrée s'y investit sans compter ; elle s'en souvient désormais non sans une certaine fierté : « *Nous, on était les ambassadeurs — c'est ce qu'on disait — du CASI. Et quand on chantait, on exigeait de nous du sérieux parce qu'on se sentait représenter le CASI.* » Malgré une dette au répertoire musical italien traditionnel, la chorale ne doit nullement être confondue avec un groupe folklorique : désireuse de « forger et d'affûter la culture immigrée comme un instrument de conscientisation et d'analyse des conditions du travail immigré en termes de luttes des classes », elle propose au contraire une « animation musicale, militante et politique »²⁰. Les textes de ces chants traduisent la volonté des immigrés italiens de la seconde génération de voir leur histoire reconnue et replacée dans l'histoire générale afin d'être eux-mêmes reconnus et de trouver leur place dans la société. Le deuxième disque reflète au demeurant cette « volonté de creuser les problèmes du séjour prolongé à l'étranger (...), ouvre sur des objectifs nouveaux et fait de notre histoire un carrefour inévitable du mouvement ouvrier international. »²¹

19 *Canzoniere dell'emigrazione 1*, a cura del CASI-Università Operaia Bruxelles, [s.d.], pochette arrière.

20 Jacques VANDENSCHRIK, « La parole immigrée », *La Revue Nouvelle*, n° 9, septembre 1980, pp. 196 et 195.

21 *Canzoniere dell'emigrazione 2*, a cura del CASI-UO et del CCPI-Bruxelles, [s.d.], pochette arrière.

Histoire et conscience de classe

Au-delà d'un attrait personnel pour le politique, une autre dimension de l'expression culturelle par le théâtre et le chant que promouvait le CASI-UO a tôt fait d'interpeller Teresa Butera : « *C'était des textes écrits merveilleusement et ça nous prenait aux tripes parce que ça parlait de notre histoire. Pouvoir se retrouver là-dedans était quelque chose de magnifique mais on n'était pas toujours sûrs de tout comprendre, du moins c'est mon impression : c'était une histoire qu'on était en train de vivre, on manquait de distance.* » L'Université Ouvrière permettait ensuite de réduire cette distance : « *Là, on avait l'occasion de lire notre histoire à partir d'éléments qu'on ne connaissait pas avant : la lutte des classes, le mouvement ouvrier. Ça nous donnait le sentiment de faire partie de quelque chose qui était plus grand que nous, qui était plus important que nos petites histoires. À l'époque on parlait de conscientisation.* »

Par essence militante dans son approche, l'histoire constitue pour l'association un territoire apte à produire chez les jeunes immigrés italiens l'éveil d'une conscience de classe. Le témoignage de Bruno Ducoli paru en 1978 en expose le moteur : « Nous nous sommes dit, au CASI, qu'une émigration qui dure depuis 50 ans doit avoir le matériel de base pour se structurer culturellement à partir de son histoire. Nous avons trouvé une richesse déjà différente de la richesse culturelle régionale italienne et nous avons remonté les chroniques de notre immigration en Belgique et rencontré les dates marquantes comme Marcinelle, les premiers convois, les premiers logements. »²² Plus que la connaissance d'événements passés, le recours à l'histoire visait à susciter chez ces jeunes une identification à une réalité plus large que celle de leur parcours personnel. En 1980, un article de Ducoli sur *La conservation de l'identité culturelle des migrants* en spécifie les effets attendus : « C'est en apprenant à lire sa propre trajectoire dans la continuité d'une résistance à la barbarie et d'une affirmation de la dignité, qu'on découvre qu'on n'est pas seul ni dans le temps ni dans l'espace. En d'autres termes, la solidarité peut naître

22 Témoignage de Bruno Ducoli dans Christian CAREZ et Michel VANDEN EECKHOUDT, *loc. cit.*

avec tous les peuples qui, aujourd'hui, luttent ou-
vertement pour l'indépendance et l'affranchisse-
ment de l'impérialisme. »²³ Il s'agissait d'en appe-
ler aux affects de la deuxième génération, de dé-
velopper les dispositions des jeunes à se projeter
dans des situations similaires aux leurs afin d'ai-
guiser une propension à s'y assimiler. Et en la
matière, les spectacles se révélèrent fort opérants.

« *Je découvrais tous les jours des choses et c'est
ça qui m'a décidée à continuer. Parce que quand
on écoutait des chansons ou quand on lisait les
théâtres, on se retrouvait dans une phrase ou dans
une situation. On avait l'impression vraiment de
découvrir notre histoire et c'était comme retrouver
sa dignité, valoriser le monde ouvrier d'où on ve-
nait. Et pour moi c'était quelque chose de magni-
fique* », se souvient Teresa Butera avec un en-
gouement demeuré intact. L'histoire à travers le
théâtre était un outil de sensibilisation qui se de-
vait d'être le trait d'union entre la vie de chaque
jeune et celle des milliers d'immigrés italiens voire
des millions de prolétaires avec lesquels se déga-
geait une communauté. À travers le répertoire
choral au reste, elle était dotée d'une forte puis-
sance suggestive : « *Comme je suis arrivée en
Belgique à l'âge de 17-18 ans, une partie de ma
vie s'est passée en Italie et encore aujourd'hui, je
suis fort liée à tout ça. Donc les chants qui me
touchaient énormément, c'étaient tous ceux qui
parlaient du départ, parce que j'ai connu ce dé-
chirement ; le mot train, encore aujourd'hui, ça me
parle* », confesse Teresa Butera. Ainsi des chan-
sons telles *Adieu, belle Sicile* ou *Le train fonce* ne
pouvaient que l'émouvoir, tout comme ces paroles
de *Camarade, je te serre la main* : « Je vous dis au
revoir, le cœur déchiré / et les yeux qui cherchent
au loin. / J'emporte en moi la douceur de la main /
qu'on me serre au moment de l'adieu. »²⁴ Mais la
directrice souligne : « *Et alors le chant que je
trouve magnifique c'est Marcinelle, il me touche
énormément, probablement parce que mon père
était mineur en Italie et que les accidents étaient
fréquents là-bas... Mon grand-père est mort à la
mine en Sicile et même si je n'ai pas eu de parent*

23 Bruno DUCOLI, « La conservation de l'identité culturelle des
migrants », *Revue d'Action Sociale*, mai-août 1980, p. 138.

24 *Uniti Si Vince 1...*, op. cit., p. 37 et *Canzoniere
dell'emigrazione 1*, face B.

*proche mineur en Belgique, c'est comme si l'his-
toire continuait, pour moi, ici.* » Qu'une fille et pe-
tite fille de mineur ait pu et puisse encore se re-
connaître, à travers la catastrophe de Marcinelle,
c'est-à-dire dans une histoire à laquelle elle n'est
finalement pas directement liée, celle de l'émigra-
tion italienne vers les charbonnages belges, n'a
bien sûr rien d'étonnant mais cela reflète tout par-
ticulièrement les efforts déployés au CASI-UO en
direction d'un enracinement des individus dans
quelque chose de collectif. Illustration, s'il en fal-
lait, de l'efficacité d'une démarche dont la der-
nière strophe du chant se fait l'écho : « Mineur,
camarade, / notre histoire, / ta mémoire / la fait
conscience. »²⁵

La convocation de l'histoire par la médiation du
théâtre et du chant est de la sorte privilégiée pour
ses potentialités évocatrices. Du moins en partie,
car peut-être sa connaissance est-elle moins
utile à cet effet que l'épreuve des discriminations.
La question est soulevée dans *Un prolétariat non
fixé* qui analyse les résultats d'une enquête menée
à l'initiative du CASI à la fin des années 1970 avec
le Groupe d'Études des Migrations de l'Université
catholique de Louvain, les auteurs se demandant
ainsi en 1980 « si pour le fils d'immigrés l'émer-
gence de la conscience de classe ne procéderait
pas plus d'une expérience quotidienne de margi-
nalisation et de différence que d'une socialisation
et d'une appréhension directe des lieux construc-
teurs de la conscience ouvrière. »²⁶ Mais que la
conscience se structure autour de l'inégalité so-
ciale davantage que de l'exploitation économique,
ce recours à l'histoire n'en pondère pas moins sé-
rieusement l'incitation des jeunes immigrés ita-
liens à prendre la voie de la militance. Parce que
l'association en est convaincue, la réussite d'un tel
projet consiste surtout « à fondre le passé, le pré-
sent et le futur dans l'harmonie d'une histoire :
moyennant cette opération, les difficultés et les
contradictions sont perçues — sur le fond d'une
histoire, précisément — comme un appel à l'in-

25 *Uniti Si Vince 2...*, op. cit., p. 41 et *Canzoniere
dell'emigrazione 1*, face B.

26 CASI-UO, Felice DASSETTO, Albert BASTENIER, Roberto
POZZO et Bernadette HENRY, *Un prolétariat non fixé. Enquête
sur la deuxième génération d'immigrés Italiens en Belgique*,
CASI-UO, 1980, p. 139.

tervention et le lieu d'un engagement de la part de tous ceux qui les subissent », comme le pointe en 1982 Bruno Ducoli dans sa préface de *La seconde étape du voyage*, une évaluation de la formation de l'UO²⁷.

Au niveau méthodologique, les fondateurs du CASI explicitent en clôture de ce rapport les fondements théoriques de leur démarche. Afin de mettre en évidence la manière dont la compréhension de l'histoire peut libérer du déterminisme et mener à l'action, ils partent du principe que « si l'histoire humaine peut être considérée comme un ensemble d'événements liés entre eux de façon nécessaire par des rapports de cause à effet (...), ces rapports lorsqu'ils sont envisagés par un "sujet", au sens où Gramsci l'entend, peuvent être assumés comme des rapports moyens-but. Et il en résulte qu'à partir du moment où le sujet prend conscience qu'une cause déterminée produit un effet déterminé, il est en mesure d'élaborer un projet qui sollicite sa liberté, en faisant, de l'effet un but pour son action et de la cause un moyen pour concrétiser son action. C'est un peu ce que Gramsci condense en une seule expression : "Allier le pessimisme de la raison à l'optimisme de la volonté". »²⁸ Récurrente dans les écrits du philosophe, la formule à l'origine représentait pour lui « le mot d'ordre de tout communiste conscient des efforts et des sacrifices demandés à celui qui volontairement assume un poste de militant dans les rangs de la classe ouvrière »²⁹. Autrement dit, le tribut de l'engagement attendu des individus en faveur de la collectivité, une forme de subjectivation altruiste : « À l'U.O., une étude rigoureuse de la réalité va de pair avec l'élaboration d'un projet pour l'action qui en ouvre les limites. »³⁰

27 Centro di Azione Sociale Italiano – Università Operaia, *La seconde étape du voyage. Réalités et perspectives de la deuxième génération italienne de Belgique*, Étude et expérience pilote réalisées avec l'aide du Fonds Social Européen, du Ministère de la Communauté Française et de la Direction Générale de la Jeunesse et des loisirs, Bruxelles, CASI-UO, 1982, p. 2.

28 *Ibid.*, p. 148.

29 Antonio GRAMSCI, « Dove va il Partito Socialista ? », *L'Ordine Nuovo*, 10 juillet 1920, p. 66. Voir à ce propos Antonio GRAMSCI, *Quaderni del carcere*, édition critique de l'Institut Gramsci sous la direction de Valentino GERRATANA, Turin, Einaudi, 1977 (2^{de} éd.), vol. IV : *Apparato critico*, p. 2510.

30 Centro di Azione Sociale Italiano – Università Operaia, *La seconde étape du voyage...*, *op. cit.*, p. 149.

Dans sa traduction pratique, si la connaissance de l'histoire se doit de tendre à l'engagement, cette finalité ne peut en toute cohérence se matérialiser qu'à travers une affiliation à une série d'événements inventoriés. « Leur culture contient la mémoire du voyage, la dureté du travail, la dignité de la résistance, la capacité de faire de chaque lutte un lieu d'espérance », pointe Ducoli dans l'article de 1980³¹. Et le fondateur d'estimer par conséquent l'importance que revêt la contextualisation de ces traits culturels pour accompagner concrètement la deuxième génération à aller outre son expérience vécue et parvenir à s'incorporer au devenir historique : « Le projet de reformulation d'une identité culturelle requiert, en premier lieu, qu'on dénonce tous les mythes qui ont déterminé un ordre de marche dont tant la direction que le rythme sont "étrangers". (...) Le critère des critères reste pour nous l'adhésion à une histoire. En ce qui concerne les classes subalternes, cette histoire est celle du mouvement ouvrier national et international. En ce qui concerne les migrations, cette histoire est celle des migrations internationales, à commencer par celles de sa propre région et de son propre peuple : une mémoire ouvrière, donc, et dans le cas des migrations, immigrée, qui, plongeant ses racines dans un passé spécifique, établit une continuité et situe l'existence de chaque immigré dans les temps et la signification d'une lutte. »³²

Une fois restituée en interne, au sein de l'association, cette histoire appelait à être diffusée par ceux-là même qui se l'étaient appropriée : « On venait d'une histoire qui était vraiment la nôtre et c'était celle des Italiens venus travailler comme mineurs en Belgique. Donc il fallait revaloriser cette période-là, parce que personne ne l'avait fait », résume Teresa Butera. Car au-delà des jeunes de l'UO, l'intérêt avec *Uniti Si Vince* était d'atteindre l'ensemble du public immigré « qui revit dans le théâtre les temps forts de sa propre histoire et se les voit reposer dans le cadre d'une interprétation objective (politique) dont les protagonistes sont de jeunes travailleurs immi-

31 Bruno DUCOLI, « La conservation de l'identité culturelle... », *op. cit.*, p. 140.

32 *Ibid.*, pp. 137–138.

grés. »³³ Par sa conception de l'histoire, le CASI visait une audience qui ne se limitait pas aux seuls immigrés italiens : « À l'époque il y avait cette idée que chaque communauté devait travailler de façon autonome mais qu'ensuite, à partir du travail que l'on faisait de l'intérieur, on pouvait se mettre ensemble et se confronter, chacune avec ses spécificités. » Il y avait là l'amorce d'un espace de solidarité devant réaliser l'union de populations d'origines diverses sur base d'une similarité ouvrière et migratoire.

Une affinité collective amplifiée qu'appelait de ses vœux la clôture du premier spectacle : « Des pré-noms différents, des visages qui parlent d'autres pays, des langues qui racontent avec des accents inconnus la même histoire. L'histoire de l'émigration. L'histoire de millions de bras qui transforment la matière en objets, qui sont utiles à la vie. L'histoire de millions de bouches réduites au silence. L'histoire des héros qui ont résisté. L'histoire de millions de consciences qui naîtront un jour, qui naîtront à la vie et à la lutte. »³⁴ Et dans cet élan, une pugnace volonté de rejeter toute assignation les enfermant inextricablement dans une posture de passivité assistée : « La combativité garantit le non retour à des formes régressives par rapport à toute l'expérience de l'émigration, et aussi le refus de formes "populaires" banalisées et banalisantes parce que nées "à l'intention du peuple" et non à partir de ses propres valeurs et de ses propres attentes ». ³⁵ À l'immobilisme pouvant échoir moins d'une fatalité face à leur sort que de l'intégration d'une emprise normative sur leur extranéité devait se substituer chez les jeunes de la seconde génération de l'immigration italienne un ferme activisme dénonçant les lignes de partage du monde.

Une mémoire en action

Mise en chantier aux fins d'identifier ses fondements historiques, la culture, dans la perspective politique d'une conscience de classe, guida progressivement l'engagement de Teresa Butera au CASI-UO : « Et ce que j'ai appris au CASI, c'était cette mémoire... Valoriser le monde ouvrier d'où

on venait nous rendait de la dignité. On était fiers de notre histoire, fiers de l'histoire de l'immigration. Et dans cette culture d'immigration, il y avait la mémoire des mineurs qui était importante pour nous — on venait de là, on ne venait pas de l'histoire de l'Italie — car on voulait affirmer une communauté ici, en Belgique. » La quête identitaire qui l'animait comme les autres immigrés italiens de son âge s'accompagnait d'une volonté d'œuvrer à la reconnaissance de leur présence de manière à pouvoir agir concrètement sur leurs conditions de vie : « Il n'y avait pas ce lien fort avec l'Italie parce qu'on était convaincus que s'il fallait changer des choses, il fallait les changer là où on vivait, pas là où on voulait retourner. »

Si l'histoire en tant que connaissance rationnelle du passé s'était montrée propice à conscientiser les jeunes immigrés, c'est au moyen de la mémoire en tant que perception sensible du passé cette fois que l'association les encouragea à l'action. Bruno Ducoli dans l'interview de 1978 en témoignait à propos de la structuration culturelle de l'immigration autour de son histoire : « Nous avons reconstitué les nœuds fondamentaux qui donnent une mémoire réelle et concrète à cette expérience. C'est à partir de là que nous sommes en train de revendiquer une série de choses qui étaient dans le ventre de l'émigration et la culture, à mon avis, c'est cela, c'est raconter, chanter, voir sa propre histoire avec une certaine rage. »³⁶ En d'autres termes, à une phase d'appropriation du passé succédait une autre de réappropriation de celui-ci visant à sortir des bornes imposées par l'histoire pour investir la mémoire d'une force combative permettant d'ouvrir des horizons. C'est en tout cas l'idée qu'appuie encore *La seconde étape du voyage* en 1982 : « Ainsi cette référence à la conscience de la limite et à son dépassement implique un "sujet" qui vit de son passé, qui en tire les leçons pour transformer le présent et préparer l'avenir. D'où le sens d'une autre phrase de Gramsci très souvent citée à l'U.O. "Qui ne sait d'où il vient, ne sait pas où il peut aller". »³⁷

33 *Uniti Si Vince 1...*, op. cit., p. 3.

34 *Ibid.*, p. 35.

35 *Ibid.*, p. 4.

36 Témoignage de Bruno Ducoli dans Christian CAREZ et Michel VANDEN EECKHOUDT, *loc. cit.*

37 Centro di Azione Sociale Italiano – Università Operaia, *La seconde étape du voyage...*, op. cit., p. 148.

Une considération faisant toujours autorité pour Teresa Butera : « *La fameuse phrase de Gramsci, je la lie au travail sur la mémoire que le CASI fait : si on ne connaît pas notre passé, on a difficile à savoir comment continuer, vers où se diriger et quelles décisions prendre.* » Évoquant, toujours dans l'interview de 1978, le recouvrement par les jeunes italiens d'une historicité, Ducoli insistait sur l'importance pour eux de parvenir à « lire "l'étranger" de leur histoire. » Et d'en expliciter les retombées bénéfiques : « Je pense à une phrase de Gramsci : "Celui qui ne sait pas d'où il vient ne sait pas où il peut aller". Pour nous c'est très important et c'est merveilleux. Nous avons eu des gars qui après avoir lu cette phrase ont commencé à interroger leurs parents et à réinterpréter l'histoire de leur famille, c'est à dire leur propre histoire, en termes de dignité, de force combative. »³⁸ Car cette phrase au surplus revêt une dimension plus profonde ainsi que l'avoue l'ancienne participante de l'UO : « *Je dois dire qu'à l'époque je l'avais interprétée autrement, cette phrase-là : comme il y avait cette honte d'être immigrée, c'était avoir le courage de dire vraiment d'où tu viens et pouvoir en être fière.* » La connaissance du passé comme ressort de la fondation de l'avenir s'additionne dès lors impérativement de son acceptation voire de son affirmation. « *Et puis pour moi c'est évidemment lié au monde ouvrier, pour moi le passé c'était ça, nous on vient de là.* »

La mémoire complétait là l'histoire pour apprécier le passé, débordant le dessein d'intelligibilité par sa vocation de performativité. L'appel au refus de l'oubli et à la conservation du souvenir avait résonné dès le premier spectacle traitant du départ telle une invitation à joindre les forces pour agir ensemble. Le chant *Te souviens-tu* recommande par exemple : « Emporte un baiser à qui me regrette ; / apprends-leur qu'une est la lutte / contre qui exploite, divise, trompe : / nous vaincrons si nous nous unissons. »³⁹ *Ouvrier, n'oublie pas* exhorte pour sa part : « Ouvrier, toi qui pars, n'oublie pas ; / là aussi, tu trouveras des camarades / avec qui lutter pour préparer un jour / la liberté de

toutes les chaînes qui nous lient ici. Avec eux, tu peux reconstruire / une nouvelle union. »⁴⁰ Dans le deuxième spectacle centré sur la vie quotidienne, l'invitation à la cohésion se fait plus pressante face à la menace de division entre travailleurs de différentes nationalités : « En réalité, beaucoup d'Italiens acceptent de sortir des luttes de leurs camarades immigrés. (...) c'est que ces immigrés à la mémoire courte pensent être différents des autres. (...) ils brisent la solidarité avec les gens qui sont comme eux, avec leur propre classe », relate un des commentateurs⁴¹. L'exigence de mobilisation collective que soulignait somme toute l'intitulé des spectacles ne renvoyait pas le travail sur la mémoire au second plan, il en faisait un préalable à l'action. « Organisez-vous, parce que nous avons besoin de toute notre force » venait en guise de ralliement rappeler une pancarte en début du deuxième théâtre⁴².

L'aphorisme gramscien marquait les possibilités d'ouverture de l'avenir à condition d'adhérer au passé et la mémoire telle qu'envisagée au CASI-UO allait conduire les jeunes italiens à s'autoriser, dans l'immédiat, à émettre des revendications. C'est d'abord de manière générale, et comme l'indiquait en filigrane le premier théâtre, appeler à considérer le fait migratoire dans sa dimension structurelle telle que dévoilée par les fondateurs⁴³. Teresa Butera insiste sur ce point : « *On a été les premiers à répéter à voix haute : "L'immigration n'est pas temporaire, elle va être permanente, donc occupons-nous de nos jeunes parce que eux, ils vont rester ici !"* ». Faire admettre ce trait caractéristique menait par conséquent à requérir des autorités une réponse aux problèmes éprouvés par les immigrés. Pour ce qui se rapporte au retard scolaire des enfants, « égaux aux Belges en ce qui concerne les devoirs, mais inférieurs en ce qui concerne les droits », relève le premier théâtre à partir d'une étude réalisée par l'association : « Il suffit de prendre en main les données que nous fournissons dans notre livre : "Le moulage des europarias" (...). Le phénomène est tellement

40 *Ibid.*, p. 40.

41 *Uniti Si Vince 2...*, *op. cit.*, p. 24.

42 *Ibid.*, p. 8.

43 Revoir à ce propos Silvana PANCIERA et Bruno DUCOLI, « Immigration et marché du travail en Belgique... », *op. cit.*

38 Témoignage de Bruno Ducoli dans Christian CAREZ et Michel VANDEN EECKHOUDT, *loc. cit.*

39 *Uniti Si Vince 1...*, *op. cit.*, p. 41.

massif, tellement diffus et tellement systématique qu'il exige une solution politique »⁴⁴ ; bien décidés à montrer la voie, les membres de l'UO avaient déjà alors organisé un rattrapage et mis sur pied un comité de parents⁴⁵. De même, par rapport au chômage, avant que n'arrivent la création de coopératives et le lancement de formations professionnelles, le CASI avait tôt fait de constater combien la crise touchait durement les immigrés⁴⁶ ; mais en attendant, le deuxième théâtre allait la mettre en scène auprès du patron et du politicien jugeant plus opportun de défaire l'union des travailleurs, amenant les autres acteurs à déplorer que « le chômage des étrangers devient, dans des époques de crise comme celle-ci, une soupape de sécurité » puisque « un chômeur étranger, c'est beaucoup plus commode et ça donne moins d'embêtements⁴⁷. Ou encore à l'égard de l'absence de participation aux élections contre laquelle le troisième théâtre mènerait l'offensive en rejoignant « Objectif 82 », un regroupement d'une septantaine d'associations favorables au droit de vote des étrangers, pour ne pas rester « Les clandestins de la démocratie » que leur qualité étrangère leur imposait : « Émigrer signifie passer une frontière comme force de travail, non en tant que personne — sujet de droits politiques. (...) nous voulons réaffirmer qu'il est inadmissible de séparer le droit au travail du droit à la participation politique pleine et entière. »⁴⁸ Ces quelques revendications sont représentatives de ce que la mémoire au départ du CASI-UO, en libérant de réelles capacités politiques, était appelée à devenir un instrument de transformation du présent au bénéfice de l'ensemble de l'immigration : « *Donc cette mémoire était vécue d'une manière assez vivante. Et*

c'est à partir de là qu'on a aussi créé Memoria. On a été les premiers aussi à faire des choses de ce style. »

Les succès remportés par l'opération mémorielle de l'association inspira au reste sa transposition à d'autres publics que les jeunes adultes de l'UO au moyen d'autres supports que le théâtre et le chant. Conçue dans une perspective de préservation, une exposition intitulée *Memoria* est mise en projet à partir d'un matériau photographique récolté auprès de familles italiennes, de la Fédération des Charbonnages et de l'Agence Belga. Or la collecte fait de nouveau ressortir dans le chef des personnes immigrées « qu'elles éprouvaient une certaine honte à parler de leur passé (...) et surtout pas aux enfants. »⁴⁹ Deux animateurs partent donc à la rencontre des enfants fréquentant les activités du CASI et de leurs discussions autour de l'histoire de l'immigration italienne à destination des charbonnages émaneront plus de cent dessins parmi lesquels un bon nombre élargissaient le sujet en l'actualisant. La production, surprenante pour les animateurs, viendra non seulement enrichir l'exposition mais en illustrer aussi l'orientation nouvelle : « Maintenant, "Memoria" pour nous a un sens qui n'était pas présent au début de la démarche », déclareront-ils en 1981, « Pour nous, lorsque nous parlons de "mémoire", c'est dans l'esprit de la phrase de Gramsci : "Quelqu'un qui ne sait pas d'où il vient ne sait pas où il peut aller". » Itinérante, l'exposition circulera à partir de 1978 dans des écoles, agrémentée d'un montage audiovisuel qui est « l'occasion de donner des points de repères, d'observer ce qui est commun à l'ensemble des immigrés, de situer l'histoire de l'immigration dans l'ensemble de l'histoire ouvrière belge... des rapprochements très riches se font alors entre les élèves, la conscience d'une histoire commune s'installe, des questions se posent entre immigrés de différentes nationalités et entre belges et immigrés », relate en 1983 une enseignante acquise à la cause de l'immigration et conquise par les potentialités pédagogiques de tels supports⁵⁰.

44 *Uniti Si Vince 1...*, op. cit., pp. 28–29. Voir *Le Moulage des europarias. Situation des immigrés italiens dans l'école belge*, Bruxelles, CASI, 1976, p. 3 (Cahiers de l'immigration 2).

45 Voir *La culture, c'est une arme...*, op. cit., pp. 20–21.

46 Lire ou relire sur ce point Philippe VICARI, *Face à la crise, un combat pour l'emploi*, CFS, 2015 (<http://ep.cfsasbl.be/Face-a-la-crise-un-combat-pour-l-emploi>). Voir également Silvana PANCIERA et Bruno DUCOLI, « Crise et immigration en Belgique », *Contradictions*, n° 9, 1976, pp. 109–128.

47 *Uniti Si Vince 2...*, op. cit., p. 29.

48 *Canzoniere dell'emigrazione 3*, a cura del CASI-UO, [s.d.], pochette arrière. Voir Silvana PANCIERA, « Le droit de vote des immigrés : enjeu passéiste ou de classe ? », *La Revue Nouvelle*, n° 9, septembre 1980, p. 234, étayant la revendication des immigrés qui ne se base pas tant sur leur relégation citoyenne que sur leur contribution économique.

49 « Memoria », *Échec à l'échec*, novembre 1981, n° 12, [p. 2].

50 « Quelqu'un qui ne sait pas d'où il vient ne sait pas où il peut aller », *Échec à l'échec*, septembre 1983, n° 21, [p. 2].

La richesse de la production culturelle du CASI-UO na manqua pas d'attirer l'attention d'une jeune historienne, venant nourrir au début des années 1980 un plaidoyer pour l'introduction de l'histoire de l'immigration dans l'enseignement. « Comment ces jeunes immigrés sauraient-ils où ils vont s'ils ne savent même pas d'où ils viennent ? »⁵¹. Une interpellation proposant « de faire procéder par les élèves à des enquêtes destinées à conserver le patrimoine de mémoire immigrée dont leurs familles sont dépositaires. »⁵² Et de suggérer un cours par le contenu duquel ils se sentent concernés. Lors d'une rencontre avec des jeunes fréquentant l'association, elle a pu le constater : « Le droit à une place dans l'histoire est une revendication très chère aux immigrés. (...) les immigrés se sentent un peuple sans passé mais ils refusent cet oubli et veulent retrouver les traces de leur histoire. »⁵³ L'exploitation en classe des textes véhiculés par la chorale fait figure de piste prometteuse à cet effet : « Le thème du silence revient aussi fréquemment : le "silence organisé", "se taire en tant de langues et puis disparaître". Les retrouvailles avec leur histoire signent le début de leur conscience d'immigrés et ils considèrent que leur expérience a une valeur humaine universelle. »⁵⁴

Si les autorités belges tarderont à répondre à l'appel, à cette préoccupation commune succédera une collaboration éditoriale avec par contre le soutien de l'Institut italien de culture de Bruxelles : Bruno Ducoli participe à la création en 1984 du *Centro Studi e documentazione dell'emigrazione italiana in Belgio* (Centre d'étude et de documentation de l'émigration italienne en Belgique) dont le but est de « coordonner les travaux et les recherches des associations et des personnes sur l'immigration italienne en Belgique, de récupérer et conserver les documents et les archives qui la concerne » et qui, en l'espace de trois ans, notamment par le biais de sa contribution à l'aménagement d'un musée à la Cantine des Italiens de Houdeng-Goegnies, pouvait s'enorgueillir d'avoir « déjà donné une nouvelle impulsion à l'intérêt

pour l'histoire des Italiens en Belgique. »⁵⁵ Sa première publication en 1987, issue de l'imprimerie Barbiana, une des coopératives créées à l'initiative du CASI-UO, reprend notamment une série de photos et de textes de l'exposition *Memoria* en vue de « conserver sa mémoire récente et un patrimoine non seulement source de fierté (...) mais aussi d'enseignements »⁵⁶. Proposant en même temps au grand public une description vériste de l'immigration italienne, le succès de cette réalisation qu'attestent plusieurs rééditions asseyait un peu plus sa place dans l'histoire.

Renouveaux pour un avenir

Culture politique, conscience historique, activisme mémoriel : ces trois dimensions du travail mené au CASI-UO ont constitué dans leur articulation les conditions de possibilité de revendications issues d'une expérience du présent. Transgressant par l'instrumentation du passé le rôle social jusque-là assigné à l'immigration, la communauté italienne se disposait à en reconfigurer l'avenir. Et observer le militantisme associatif dont participa l'impact de cette mise en patrimoine mérite de s'arrêter sur la manière dont elle parvint à éviter de s'édulcorer dans l'effervescence de sa célébration.

Place à l'immigration

L'unité des jeunes ouvriers immigrés italiens que promouvait le CASI-UO les disposait à remporter collectivement quelque victoire par rapport à leur condition commune avec des retombées sur la trajectoire individuelle de Teresa Butera : « *Ce qui était intéressant, quand on entrait au CASI, c'est qu'il y avait ce souci de prendre en charge la personne, de l'accompagner, d'exiger plus, même au niveau personnel : on encourageait les gens à suivre des cours du soir, à se former, au-delà de l'Université Ouvrière, pour améliorer la situation personnelle. J'ai donc obtenu un diplôme et j'ai changé de travail. Après je faisais le prof d'italien au Consulat.* » En quittant l'Italie, la jeune fille avait

51 Anne MORELLI, « Histoire et immigrés ou un million de "Belges" sans histoire », *Cahiers de Clío*, 1982, n° 70, p. 42.

52 *Ibid.*, p. 40.

53 *Ibid.*, p. 41.

54 *Ibidem*.

55 *Memoria. Immagini e parole dell'emigrazione italiana in Belgio*, scelte e presentate da Bruno Ducoli, Elia Ferro, Isabella Lenarduzzi, Anna Morelli, a cura di CESDEI, Bruxelles, Istituto Italiano di Cultura di Bruxelles, 1987, rabat de première de couverture.

56 *Ibidem*.

du laisser tomber ses études et l'association allait l'aider à les reprendre sans pour autant en faire une priorité : « *Au début j'ai été voir le responsable de l'association et j'ai parlé de mon cas alors il m'a renvoyée assez sèchement à la maison en disant : "D'abord c'est les besoins collectifs !" »*. Ce n'est qu'ensuite qu'elle bénéficia de tout l'appui nécessaire. Outre une influence sur son orientation professionnelle, cela conduisit à infléchir son engagement : « *Passer de l'usine aux cours d'italien, pour moi, ça a été tout un changement. Et à partir de ce moment-là, je me suis vraiment impliquée dans les activités du CASI.* »

Braver les frontières qui en Belgique même enfermaient socialement les immigrés italiens avait vocation de favoriser, que ce soit au niveau collectif ou personnel, une construction de leur place correspondant à leurs aspirations en dépit des stigmatisations qui, si elles commençaient à s'estomper pour les Italiens en particulier, perduraient par rapport à l'immigration en général. Si bien qu'à l'aube des années 1980, le CASI-UO pouvait être considéré comme l'une des principales « associations [qui au sein de la communauté italienne] ont été à la base des analyses et des actions visant à briser le cercle de l'exclusion et de la marginalisation. »⁵⁷ *La seconde étape du voyage* résumait fort justement la dynamique instaurée dans cette perspective et systématisée à l'UO : « Il s'agit de passer du "je" des demandes individuelles à un "nous" qui sera le nouveau visage du groupe. »⁵⁸ Et de rappeler comment ce processus avait tout d'abord consisté « en une réappropriation de leur passé » : « Ces jeunes à la recherche d'un identité, vont être progressivement insérés dans une histoire collective qui va leur redonner des racines perdues (...). Petit à petit ils acquièrent une conscience de leur histoire de classe qui se traduit par une réflexion sur les raisons de l'immigration et sur la situation de la classe ouvrière dans le pays où ils vivent. (...) ils ne sont plus des étrangers mais des êtres humains à part entière avec une histoire à partager et dans un deuxième temps une

histoire à inventer. Ils sont des jeunes, ouvriers, immigrés. »⁵⁹ Or la caractéristique n'était pas propre à cette seconde génération à laquelle s'adressait l'association.

Bien que restant une priorité pour le CASI-UO, la dimension communautaire de son action n'impliquait aucun communautarisme et la mémoire, en étant constitutive de l'identité, pouvait au contraire constituer le socle d'un dialogue entre diverses communautés. La cohérence avec un public ciblé trouvait d'ailleurs toute sa justification aux yeux des pouvoirs publics qui soutenaient de telles initiatives ; la Communauté française de Belgique, soucieuse d'interculturalisme, en publia en 1981 un aperçu dans lequel l'association est explicite dans la propension de son travail sur l'expression immigrée à se voir généralisé à d'autres groupes de migrants : « Pour assurer cette démarche, le *Casi-uo* prépare des militants qui restent dans le ventre de leur peuple car ils doivent être porteurs de la mémoire immigrée avec ses temps forts mais aussi avec ses silences. »⁶⁰ Ce que la militante confirma à travers un investissement de plus en plus consistant dans les spectacles, vecteurs tangibles de cette mémoire : « *Je me rappelle qu'à l'époque on collaborait avec une troupe de théâtre marocaine, Hajtkoum : eux venaient représenter chez nous, et nous chez eux — on était souvent invités par des groupes d'immigrés. Mais on représentait le produit fini, le travail on le réalisait entre nous parce qu'on racontait notre histoire. Des fois, ça a été mal interprété, le fait de rester entre nous. Mais ce n'était pas une question de dire : "Nous, les Italiens..." C'était pas ça, c'était : " Nous, on travaille à l'intérieur et puis on peut se confronter à d'autres..." et alors on découvrait que les problèmes étaient les mêmes, que les questions étaient les mêmes, il n'y avait pas beaucoup de différences.* » Et ce que le fondateur perpétua en dirigeant, dès cette année-là, le Centre Socio-Culturel des immigrés de Bruxelles qui devenu dix

57 Christine KULAKOWSKI, « La communauté immigrée italienne à Bruxelles », *MRAX-Information*, n° 23, juillet-août-septembre 1981, p. 30.

58 Centro di Azione Sociale Italiano – Università Operaia, *La seconde étape du voyage...*, op. cit., p. 109.

59 *Ibid.*, p. 110, souligné dans le texte.

60 « Le *Casi-Uo* (Centro di Azione Sociale Italiano – Università Operaia) de Bruxelles » dans *Les adolescents migrants en crise d'intégration scolaire et sociale. Témoignages et expériences à propos de l'interculturalisme*, Bruxelles, Communauté française de Belgique, Direction générale de la Jeunesse et des Loisirs, 1981, p. 130 (Cahiers JEB, n° 1/81).

ans plus tard le Centre Bruxellois d'Action Inter-culturelle confirma la devise : unir sans confondre et distinguer sans séparer.

La sollicitude du CASI-UO pour les autres cultures minoritaires dans ce qu'elles comportent comme spécificités bien sûr mais surtout comme points communs se retrouve en 1984 dans la réflexion adressée aux militants engagés dans un projet social à propos de l'idée de culture immigrée, expliquant au sujet de ceux qui en sont porteurs : « on se trouve en face de personnes traversées par plusieurs systèmes culturels et devant l'importance pour elles de se situer dans l'histoire de ce processus qui en s'additionnant devient l'histoire de l'immigration. »⁶¹ Une ouverture qui s'exprimera dans les spectacles de l'association : « *Même au niveau de l'utilisation de la langue, on voit qu'il y a eu une certaine évolution* », relève Teresa Butera, « *Les deux premiers théâtres ont surtout été joués en italien parce que dans les années 1970, il y a eu une nouvelle vague d'Italiens, arrivés, comme moi, pour travailler dans les petites usines ou pour les chantiers du métro par exemple, et notre langue était l'italien plus que le français. Puis avec le troisième théâtre, c'était des fois en italien, des fois en français. Et comme des Espagnols et des Marocains nous ont rejoints pour le quatrième, ce n'était plus qu'en français.* » Créée en 1985 par le CASI-UO en collaboration avec le Centre Espagnol de Formation et d'Action – Université Ouvrière, la pièce *Paysages intérieurs d'un voyage sans fin*, réunit également des jeunes d'autres nationalités ; une pluralité d'origines dont rend compte le nom du disque produit à côté du spectacle : *Pluriales*. Revisitant l'*Odysée* d'Homère, elle aborde dans un traitement plus allégorique que les précédentes les inquiétudes de la jeunesse et en appelle à la solidarité : « Nous sommes des millions en Belgique. Nous sommes des dizaines de milliers à Bruxelles. Découvrons-nous, donnons-nous la main sans crainte. »⁶²

61 Noëlle DE SMET, Bruno DUCOLI et Christine KULAKOWSKY, « Jeunes immigrés : la quête d'identité » dans Dominique GROOTAERS (coord.), *Culture mosaïque. Approche sociologique des cultures populaires*, Bruxelles, Éditions Vie Ouvrière, 1984, p. 136.

62 CASI-CEFA-UO, *Paysages intérieurs d'un voyage sans fin...*, par Bruno Ducoli, Bruxelles, 1986, p. 37.

Moins politiquement marqué que les trois *Uniti Si Vince* même s'il se conclut par des chants de lutte tels *Bella Ciao* et *No Pasaran*, ce quatrième théâtre, comme déjà le troisième, n'est plus placé sous le sceau de la mémoire qui cède du terrain devant de nouvelles préoccupations. Le passé minier n'est du reste plus aussi prépondérant et dans le vinyle *Pluriales* seule la chanson *Extimité* qui ne figure pas dans le spectacle débute en reprenant ce trait commun aux membres des trois communautés réunies pour l'occasion : « Mineurs du fond de nos mémoires »⁶³... Un rappel vraiment ténu avec lequel un extrait du livre *Memoria* paru en 1987 vient fortifier l'éloignement : « S'il est vrai que le futur se construit sur les fondations du passé, le souvenir n'est pas seulement nostalgie. Nous ne voulons pas rester prisonniers du flot des souvenirs. Il ne s'agit pas de faire l'épopée de la mine. Il est indispensable que notre mémoire ne reste pas stérile. »⁶⁴ Le désir d'une mémoire vivante s'imposait et le thème du voyage devenait l'élément pouvant garantir cette vitalité et sans doute une plus large mobilisation. Un des premiers éditoriaux de *La Piazza*, périodique de liaison du CASI-UO avec ses membres et sympathisants, allait en 1989 dans ce sens : « Notre mémoire... Ce n'est pas une mémoire d'anciens combattants nostalgiques pleins de souvenirs enterrés. Ce n'est pas un regard en arrière, c'est une valise qui ne se range pas. C'est un bagage original qui peut grandir avec nous. C'est une mémoire mouvante. Elle imprime sur nos vies les valeurs construites au fil des jours et des années. »⁶⁵ Symbolisant communément le voyage, la valise comme objet matériel et encore plus comme expérience et héritage que figure le bagage offrait sans doute à la mémoire immigrée une effigie plus englobante que la mine. Lorsqu'en 1990 en outre, l'association publie les résultats d'une enquête sur la situation des jeunes Italiens à Bruxelles titrée *Entre souvenir et avenir*, elle s'efforce de répondre à la question de départ : « Que reste-t-il d'italien dans la personnalité et dans la mémoire de la deuxième ou troisième gé-

63 *Pluriales. Chants issus de l'immigration italienne, espagnole, marocaine*, CASI-UO, CEFA-UO, *Bella Ciao*, [s.d.], face A.

64 *Memoria. Immagini e parole...*, op. cit., p. 200.

65 « Éditorial », *La Piazza. Mensuel d'information du CASI-UO*, n° 4, janvier 1989, p. 1.

nération de filles et fils d'Italiens que les convois de l'immédiat après-guerre destinaient aux mines de Wallonie et du Limbourg ? »⁶⁶ Si elle n'est pas abordée en tant que telle, la mémoire s'inscrit bien en filigrane d'une recherche destinée à situer l'identité des jeunes à travers leur sentiment d'appartenance. Et à l'arrivée, la conclusion n'en est que plus éloquente : « La surprenante aisance qu'ils manifestent à porter les difficultés que la société moderne vit souvent en termes d'aporées, et la relative légèreté qu'ils montrent, pourraient leur dériver de la mémoire fertile d'un voyage commencé sous la contrainte d'une nécessité économique incontournable. C'est peut-être cette mémoire qui les invite à vivre la situation actuelle, non comme un loisir de l'esprit ou une recherche d'émotions nouvelles, mais comme une liberté qui se tâte et se mesure. »⁶⁷

Adaptant ses activités à des problématiques plus actuelles, le CASI-UO conservait donc son attachement à la mémoire. Intervenant fin 1990 dans un cycle de formation pour acteurs sociaux, Bruno Ducoli pour évoquer l'identité plurielle des immigrants la plaçait toujours au cœur du rapport de force que la multiplicité de leurs repères identitaires peut induire : « Ces "faisers de synthèse", ces "citoyens de deux cultures", ces "artisans de la recomposition" auront besoin (...) de deux appartenances pour en faire une, d'une mémoire forte et d'une insertion réussie pour inventer leur nouvelle manière d'être au monde. »⁶⁸ Ce qui vaut également pour l'association : la même année, un dépliant présentant son action en résumait le projet depuis sa fondation sous l'intitulé *Traces de mémoire, jalons d'avenir*⁶⁹. Une mémoire associative elle aussi résolument tournée vers le futur qui se fixait annuellement un état des lieux lui permettant d'envisager les défis qui s'annonçaient.

66 Bruno DUCOLI, Silvana PANCIERA, Karen PACT et Salvatore CALÀ, *Entre souvenir et avenir. Enquête sur les jeunes Italiens de Bruxelles*, Bruxelles, Barbiana, 1990, p. 13.

67 *Ibid.*, p. 193.

68 Bruno DUCOLI, « Appartenir et prendre distance : de la communauté à la société », dans *Culture et démocratie. Au-delà de l'immigration. Actes du cycle de formation "Appartenances communautaires et sociales, démocratie et citoyenneté" (octobre 90 à mars 91)*, Bruxelles, Labor, 1992, pp. 62-63.

69 CASI-UO, *Un lieu et des liens, une pensée et des perspectives, une pratique et des réalisations*, s.d. [c. 1990].

La célébration en 1995 des 25 années d'existence du CASI-UO fêtait « l'amitié et l'engagement, la mémoire et l'espoir » par lesquels les 9132 jours écoulés s'étaient caractérisés, ainsi que le soulignait *La Piazza*⁷⁰. L'association restait toutefois attentive aux défis de l'avenir, estimant que « des 25 prochaines années nous devons aiguiser nos armes, nous laisser interpellé par l'extérieur et nous donner quelques outils de réflexion pour pouvoir poser le pourquoi et le comment de notre engagement dans les 9132 prochains jours. »⁷¹ Dans le même esprit était publiée une brochure replaçant son déploiement dans le déroulement de l'histoire de l'immigration : l'introduction *Au-delà de la mémoire* de Bruno Ducoli décrit l'action de la deuxième génération d'Italiens comme « l'addition de volontés résolues à travailler à la fois leur mémoire et le devenir du pays de leur naissance »⁷². Et d'en préciser l'objectif : « Cette plaquette ne se propose pas de déranger la quiétude des réminiscences, mais de passer en revue le passé pour vérifier s'il a quelque chose à nous apprendre sur le présent et sur le futur. Si de commémoration il s'agit, celle-ci est investie de sa fonction d'anticipation. »⁷³ Plutôt que de s'enfermer dans la glorification du passé, la résolution était bien de viser les facultés prospectives de la mémoire. Voire ses vertus apaisantes : « Pour ce qui nous concerne en tout cas, chaque fois que nous approchons la valise de nos parents ou de nos grands-parents, nous y découvrons du neuf : un goût de force, une saveur de courage, un fond de confiance, un brin d'espoir, un immense appétit de vie... »⁷⁴

Dans la frénésie commémorative

Perpétuer la mémoire de l'immigration italienne a constitué pour Teresa Butera, en assurant la direction du CASI-UO, une continuelle nécessité corroborée par la répétition des commémorations célébrant avec une certaine exaltation sa communauté : « *Je trouve qu'il faut profiter d'occasions comme celle-là. Mais il faut être sincère par rap-*

70 « Éditorial », *La Piazza. Mensuel d'information du CASI-UO*, n° 50, janvier 1996, p. 1.

71 *Ibid.*, p. 2.

72 Bruno DUCOLI, « Au-delà de la mémoire » dans *Le creuset des jours. 25^e anniversaire du CASI-UO*, s.d. [1995], [p. 0].

73 *Ibidem.*

74 *Ibid.*, p. 1.

port à ce que l'on veut : pour nous, ce n'est pas une fête, il n'y a pas à fêter la venue des Italiens en Belgique. Mais commémorer, oui. C'est une occasion pour donner notre point de vue sur l'histoire de l'immigration ; en dehors de telles occasions, ça reste difficile. » Sauf que l'engouement dorénavant engendré par leur présence constitue une réelle opportunité pour attirer l'attention sur les autres courants migratoires : « Il y a de nouvelles vagues d'immigration et il faut les connaître, être solidaire avec les derniers venus. Je pense qu'il y a un travail de sensibilisation à faire en s'appuyant sur le passé, dire que le passé a été celui-là, mais qu'il ne faut pas nier tout ce qui se passe aujourd'hui. Revisiter le passé pour agir sur l'actualité... »

L'intérêt pour les Italiens de Belgique avait trouvé dans la convention bilatérale de 1946 relative à l'échange de charbon contre de la main-d'œuvre l'événement emblématique dont le souvenir était apte à marquer l'intégration patrimoniale de cette communauté étrangère dans l'histoire nationale. Et 1996 marquant le cinquantième anniversaire de l'accord, c'est en toute évidence que le CASI-UO y prit part, concoctant un programme qui comprenait son exposition *Memoria*, le témoignage d'anciens mineurs ainsi qu'un spectacle du groupe *Bella Ciao* alors intitulé « Voyage en mémoire »⁷⁵. La participation de l'association s'accompagna au demeurant d'une vision critique sur le contenu historique des solennités : dans le cadre de la semaine d'information sur l'évolution de la société italienne *Italia oggi* qu'elle organisait depuis le début de la décennie, la conférence « Mémoires et amnésies entretenues autour de la commémoration » s'attacha à inviter à la célébration les oubliés de l'histoire⁷⁶. Plus tard en 1998, lors d'une table ronde réunissant des représentants de la fonction publique, du monde scientifique et du secteur associatif autour de la thématique de l'immigration, Bruno Ducoli ne pu retenir un commentaire sur le déroulement du jubilé dans son évocation du travail de l'UO en matière de « conservation et valori-

sation de la mémoire des Italiens de Belgique » : « Il nous semblait qu'il y avait là une épopée, l'épopée minière, qu'il fallait valoriser ce qui par ailleurs a été fort bien fait (un peu trop peut-être) lors des célébrations du cinquantième anniversaire de la signature des accords belgo-italiens en 1996. »⁷⁷

Outre l'exaltation ayant imprégné la multitude de manifestations, la critique de l'association visait la perception sélective et tronquée du passé. Interrogé par la presse lors de la commémoration, son fondateur pointait certains abus : « L'immigration italienne en Belgique a été une immigration non accompagnée et abandonnée trop longtemps à ses maigres ressources intellectuelles et financières. Or, aujourd'hui, on tente d'occulter cette page tragique. Ce qui justifie la façon dont l'Italie accueille ses immigrés. Il y a là plus d'un million de personnes accueillies — euphémisme — par un pays qui semble avoir oublié ses millions d'émigrés (...). L'Italie a évacué de sa mémoire historique cette tragédie nationale que fut l'émigration vers la Belgique. Or, recadrer cette histoire est impératif. Pour que l'Italie apprenne à traiter ses immigrés de manière plus civilisée. Et pour qu'on relativise toutes les difficultés des immigrations plus récentes en Belgique dont on dit trop facilement qu'elles sont "autres" parce que culturellement et religieusement différentes. »⁷⁸ Le refus de voir l'immigration italienne considérée comme un modèle de mobilité en Italie ou d'intégration en Belgique est invariablement partagé par la directrice du CASI-UO : « L'Italie nous a longtemps nié alors qu'aujourd'hui on nous recherche. À l'époque, l'histoire de l'immigration n'intéressait personne, vraiment personne mais comme l'Italie est devenue à son tour une terre d'immigration, elle doit affronter aussi certains problèmes et donc elle s'intéresse à ceux qui en sont partis, à l'époque pas. Bon, maintenant, s'intéresser, ça veut dire savoir comment affronter la question de l'immi-

75 « Agenda », *La Piazza. Mensuel d'information du CASI-UO*, n° 52, mars 1996, p. 32.

76 Conférence donnée par Anne Morelli ; voir le programme complet du cycle dans *ibid.*, troisième de couverture.

77 Intervention de Bruno Ducoli dans Drossia BOURAS (coord.), *Immigration, diversité culturelle et démocratie. Actes de la table ronde du 24 avril 1998*, Bruxelles, Présence et Action Culturelles asbl – Editions Luc Pire, 1999, p. 115.

78 Interview accordée à Thierry FIORILLI, « Accord d'émigration entre l'Italie et la Belgique... », *Le Soir*, jeudi 20 juin 1996, p. 2.

gration en Italie ou alors dire que nous, on est partis pour travailler et que eux, ils ne viennent pas pour travailler. Donc il faudrait, je trouve, aller faire du théâtre en Italie. (...) Et la phrase de Gramsci, elle tombe bien pour les Italiens de Belgique car aujourd'hui il y a le mythe du bon immigré contre les nouveaux arrivés ou d'autres communautés. Et je ne suis pas d'accord avec ce mythe-là ; c'est pour ça qu'une phrase comme celle-là doit être réutilisée, elle reste d'actualité. »

Véritable voyage au long cours dans lequel la multiplicatrice sociale embarqua plus fermement encore quelques années plus tard lorsqu'en 2001 elle accepta la direction du CASI-UO afin d'en prolonger l'action. Et c'est presque naturellement que la mémoire demeura un axe de travail conséquent. Dès 2002, suite au constat de méconnaissance du passé de l'immigration italienne parmi une « troisième génération » en train de grandir est organisée la rencontre intergénérationnelle *Pour un sac de charbon* préparant le terrain du projet *Tous noirs au fond de l'oubli* en 2003 : rencontre avec un ancien mineur, excursion à la mine de Blégny, atelier d'expression graphique, recueil du témoignage d'anciens mineurs se cumulèrent à une sélection de photographies de l'exposition *Memoria*. Agrémentée de nouveaux panneaux explicatifs, l'exposition faisait peau neuve et proposait « un espace de rencontre et d'échange aux différentes communautés d'immigrés afin d'œuvrer pour une prise de conscience des références identitaires de chacun. »⁷⁹ « *Memoria, c'est regarder le passé mais c'est l'occasion aussi de revisiter l'actualité. Et ça marche très bien parce qu'on parle de ce qu'on a vécu, donc on est crédible aussi pour dire : "On vient de là et on vous dit qu'aujourd'hui, il y en a d'autres qui sont dans une situation bien pire"... On a connu une période assez dure et on l'a traversée mais aujourd'hui les difficultés sont énormes aussi. »* Multipliant les interventions pour mettre en partage les expériences du phénomène migratoire, l'association s'efforça de nourrir auprès de publics variés l'analyse critique des discours véhiculés dans l'espace public

79 Philippe VICARI, « "Tous noirs au fond de l'oubli" ou la mémoire ravivée », *La Piazza. Bulletin d'information du CASI-UO*, n° 75, novembre 2003, p. 15.

évidemment par les médias et les politiques mais peut-être surtout dans la sphère privée, parmi les personnes issues des immigrations plus anciennes à propos des arrivées récentes⁸⁰.

Dialogues intergénérationnel et interculturel menés autour de la mémoire de l'immigration qui se sont poursuivis au CASI-UO en complémentarité durant les deux décennies suivantes ont trouvé un appui sûr dans l'expérience précédemment engrangée. Et en toute logique, exposition et théâtre sont demeurés les supports privilégiés de la réflexion qui certes a pu connaître une plus grande visibilité en période commémorative mais qui s'est maintenue en dehors avec régularité. 2006 marquant à la fois le sixième anniversaire de l'accord bilatéral et le cinquantième anniversaire de la catastrophe de Marcinelle, l'association y a dédié une programmation variée : outre la diffusion de *Memoria* en réponse aux nombreuses sollicitations à travers le pays, des adolescents se sont rendus sur le site du Bois du Cazier pour assister à l'hommage officiel qui s'y déroulait et interviewer des participants sur les raisons de leur présence à l'événement tandis qu'à Bruxelles était accueillie une délégation de professeurs et d'étudiants siciliens dans le cadre du projet d'échange *Mémoire du sous-sol : du souffre au charbon*. Plusieurs mois ont surtout été consacrés à la préparation de *Contre l'oubli qui fait mur, la mémoire qui fait futur*, un spectacle à travers lequel la troisième génération racontait le parcours de la première après avoir revisité les anciens théâtres et chants et réalisé de nouveaux entretiens au sein de familles italiennes⁸¹. Un vif succès : « À croire qu'aujourd'hui encore, l'histoire des milliers d'Italiens arrivés en Belgique il y a 60 ans continue à palpiter dans des mémoires », réagit une compagne de route de l'association, « à croire que la sensibilité active du CASI-UO est juste quand il continue à valoriser cette présence italienne et à la travailler au quotidien dans les diverses couches de ses générations. »⁸²

80 Pour un aperçu partiel de ce travail, voir Philippe VICARI, « Partager l'expérience migratoire », *La Piazza. Bulletin d'information du CASI-UO*, n° 83, juillet 2008, pp. 9-12.

81 Voir à ce propos les différents articles de *La Piazza. Bulletin d'information du CASI-UO*, n° 81, décembre 2006.

82 Noëlle DE SMET, « 60 ans de présence italienne en Belgique », *ibid.*, p. 4.

L'accueil enthousiaste réservé au spectacle incita les jeunes à l'améliorer et dès 2007 à le présenter sous un titre reflétant leur démarche davantage que leur intention : *Raccontami... Ti racconto*. En parallèle se renforçait l'implication des aînés et en 2008 à travers le projet *Mémoire d'avenir* étaient envisagées les modalités par lesquelles en tant que première génération transmettre leur propre mémoire d'immigré vers la troisième. Et toujours dans l'optique de relier le futur au passé, en 2013 les trois générations cette fois se retrouvaient pour une représentation de *Pluri-Ailes – Uniti si Vince. Histoire et perspectives de notre émigration*, un spectacle retravaillant et actualisant les anciennes productions de l'association en reflet de sa tradition militante et qui reviendra en 2016 pour cloûter *C'est notre histoire ! Voyage entre mémoire et avenir*, le programme concocté pour la célébration du septantième anniversaire de la convention de 1946, sous le titre plus éloquent de *Pluri-Ailes. Voyage à travers les générations*, élaboré dans la « volonté de se réapproprier le passé pour mieux interpréter les nouveaux enjeux du flux migratoire en perpétuel changement. »⁸³ Regardant l'avenir en puisant dans la mémoire, le CASI-UO s'était également montré soucieux de décloisonner la commémoration en conviant des associations espagnole, marocaine et turque à penser ce qui relie les expériences migratoires de leurs communautés respectives au départ de la figure du mineur d'une part et de la condition de la femme de l'autre⁸⁴. Car s'il était intéressant de confronter le vécu de la mine à travers les vagues migratoires successivement organisées par l'État belge, il s'agissait de ne pas oblitérer la composante féminine de l'immigration. En 2012 déjà, l'exposition *Memoria* s'était vue complétée de *Quand les femmes se racontent*, des récits de vie de la première génération qui se verront l'année suivante mis en image dans le film *La storia siamo anche noi* (nous sommes l'histoire nous aussi). Teresa Butera avait à cœur de sortir l'immigration au féminin de l'ombre : « *On trouvait qu'il y avait toute une partie sur les femmes qui*

manquait parce qu'on parlait toujours du travail des hommes. À l'occasion du septantième, il y a eu un atelier d'écriture autour de la première génération des femmes et ça a produit de chouettes choses. »

Pour une association accoutumée à travailler la mémoire dans la durée, les commémorations qui se sont déroulées en 1996, 2006 et 2016, même ponctuelles, peuvent paraître idéales pour valoriser son action et communiquer sa vision de l'immigration. Celles-ci demeurent toutefois un passage en quelque sorte obligé face à la frénésie des festivités qui donnent du passé une image souvent réductrice, elles sont en définitive accaparantes : « *C'est intéressant mais c'est fatigant. Et on ne peut pas non plus tout le temps travailler sur des thèmes de commémoration, il ne faut pas trop rester sur le passé* », estime malgré tout la directrice. D'autant que comme elle le remarque : « *Il y a une nouvelle immigration d'Italiens, donc l'histoire n'est pas finie !* » La tâche du CASI-UO non plus. Et peut-être le nom épuré de *Voyage* sous lequel fut à nouveau représenté son spectacle en 2021 en est-il symptomatique : l'important ne serait-il pas avant tout de continuer ensemble ? Car le cinquantième anniversaire de sa fondation peut témoigner de la pérennité de son engagement, « *Mais pour nous, il ne s'agit pas d'une ligne d'arrivée, plutôt d'une étape du voyage !* »⁸⁵

Regards sur le passé

Se souvenir du souvenir n'a rien de redondant et parcourir les quelque cinquante ans du travail sur la mémoire réalisé par le CASI-UO en suivant une trame biographique augmentée d'une sélection de traces historiques dessine cette expérience sous un angle qui permet d'en approcher les lignes de force mais qui reflète par là même les faiblesses d'un point de vue inévitablement limité. Parce que donner corps à une aventure collective en cheminant à travers un récit individuel est un choix qui écarte les très nombreuses personnes qui y ont pourtant notablement pris part. Parce que suivre une intrigue axée sur la mobilisation du passé est un choix qui oblitère une large part de l'amplitude

83 « Le Casi-uo présente "Jeunes d'ici et d'ailleurs" », *Newsletter* du 26/11/2016.

84 Voir à ce propos « Le Casi-uo présente : "MINEURS" », *Newsletter* du 9/02/2016 et « Le Casi-uo présente : Femmes-L'émigration au féminin », *Newsletter* du 4/10/2016.

85 Voir le programme du cycle sur <https://casi-uo.com/50ans/>.

de la lutte vigoureusement déployée pour, avec et par l'immigration italienne. Et pour bien d'autres raisons encore... Dans leur transversalité cependant, ces lignes de forces offrent à grands traits des indices quant à la manière dont le recours à la mémoire a constitué une arme pour l'association.

Dans sa temporalité, la mémoire telle qu'investie par le CASI-UO a joué sur plusieurs tableaux. En termes d'éducation populaire, il s'est agi d'une mémoire émancipatrice : d'une mémoire comme représentation du passé par la démonstration d'un système de dominations enraciné dans l'histoire, d'une mémoire comme expression du présent par la manifestation d'une puissance d'agir de l'immigration italienne, d'une mémoire comme solution de l'avenir par la détermination d'une transformation inclusive de la société belge. En termes d'action associative, il s'est agi d'une mémoire progressiste : d'une mémoire fournissant en référence un processus émancipateur qui dans le passé s'est montré efficace, d'une mémoire équipant en modèle un élan de résistance qui dans le présent doit demeurer effectif, d'une mémoire procurant en repère une revendication de droits qui dans l'avenir devra s'avérer efficiente. En termes de lutte immigrée, il s'est agi d'une mémoire militante : d'une mémoire comme preuve de combativité contre les inégalités qui ont incontestablement malmené le passé, d'une mémoire comme source de réactivité face aux injustices qui secouent constamment le présent, d'une mémoire comme gage de pugnacité envers l'arbitraire qui frappera inmanquablement l'avenir. C'est de l'intrication de ces tableaux que résulte une patrimonialisation de la mémoire de l'immigration italienne.

La conclusion patrimoniale de la mobilisation du passé par le CASI-UO s'est affirmée à différents niveaux. Dans la deuxième génération d'immigrés évidemment qui était la première concernée par le travail de l'association sur la mémoire et qui en se l'appropriant en est devenue la dépositaire : armés de cette mémoire, les jeunes Italiens ont alors pu partir à la conquête de leur devenir et ainsi faire l'histoire. Au sein de l'association également qui en promouvant son travail sur la mémoire s'en est imprégné tant et si bien que par son action tout

entière elle en vient à se réfléchir dans l'histoire de l'immigration italienne : installant une sorte de réciprocité, leurs mémoires se sont armées mutuellement devenant les garantes d'un héritage commun. Vis-à-vis de la société belge indirectement car même si l'association n'a jamais eu pour finalité la reconnaissance par les autorités d'une mémoire immigrée, elle s'en est servie pour les convaincre d'accepter le fait migratoire et ses implications culturelles : l'intégration de l'immigration italienne dans le récit national n'impose pas moins à l'association de s'armer de vigilance. Les relations entre ces trois niveaux, pour enrichissantes qu'elles soient peuvent paraître moins évidentes qu'il n'y paraît et c'est de leur enchevêtrement que cette étude a, à sa manière, tenté de rendre compte.

Une souvenance somme toute historicisée dans une visée militante elle aussi et qui n'a en définitive d'autre prétention que d'offrir une énième et parcellaire étape d'elle-même en revenant sur le demi-siècle d'une lutte associative en faveur de l'immigration, d'aller en quelque sorte au-delà de la mémoire comme y invitait Bruno Ducoli lors des vingt-cinq ans du CASI-UO : « Fréquenter les migrations, c'est de surcroît se découvrir semblable à tous les autres : à ceux qui ont migré hier ou avant-hier, mais aussi à ceux dont l'enracinement sur le territoire remonte à quelques générations, voire quelques siècles. Les mémoires récentes intriguent les plus anciennes et les convoquent à leur goût d'ailleurs : un combat contre la résignation de l'oubli. Une migration n'est certainement pas l'autre, mais avoir voyagé, sous n'importe quelle nécessité ou contrainte, revient toujours à réciter une histoire qui dépasse la compréhension du voyageur. L'histoire n'est peut-être que cela : marcher sans connaître le dessein que nos pas composent et laisser à d'autres le plaisir de le découvrir. »⁸⁶

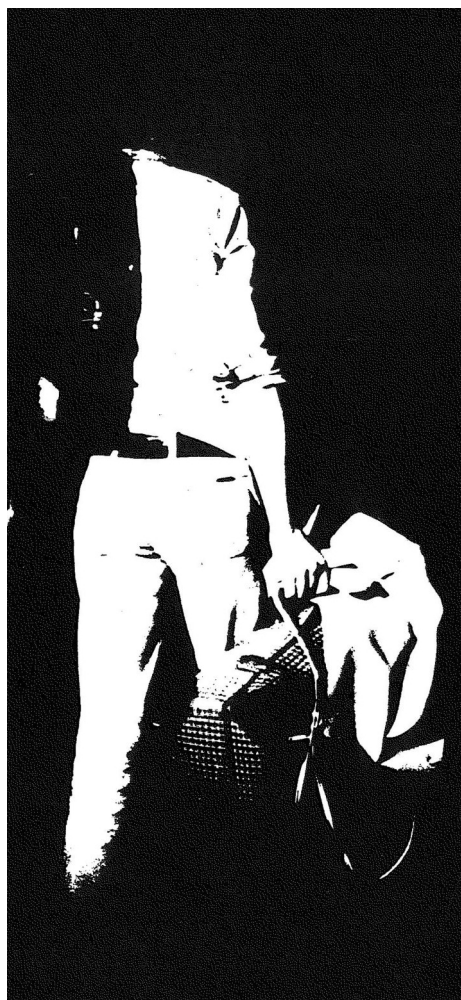
■

86 Bruno DUCOLI, « Au-delà de la mémoire », *op. cit.*, p. 1.

Toutes les publications du CFS asbl sont disponibles gratuitement sur <http://ep.cfsasbl.be> (rubrique analyses et études)
Pour contacter l'auteur : philippe.vicari@cfsasbl.be
Collectif Formation Société – pôle éducation permanente – rue de la Victoire 26 – 1060 Saint-Gilles

Avec le soutien de :





*« Ce n'est pas un regard en arrière,
c'est une valise qui ne se range pas.
C'est un bagage original qui peut
grandir avec nous. »*